

Histoire des concepts et transferts culturels

Michel ESPAGNE – CNRS/ENS, labexTransferS, Paris

Aucune forme d'histoire, littéraire, philosophique ou sociale ne peut se passer de mots-outils dont le sens exact n'est accessible qu'au terme d'une enquête sur les variations sémantiques du terme en fonction du contexte d'utilisation. L'historien de l'art Heinrich Wölfflin a publié en 1915 un livre sur les *Concepts fondamentaux de l'histoire de l'art* qui eut un immense succès chez les représentants de la discipline. Ce type de recherche mettant l'accent sur des mots exprimant des perceptions était notamment lié à la psychologie, devenue à la fin du XIX^e siècle en Allemagne une discipline fondamentale pour l'ensemble des sciences humaines, notamment pour l'esthétique mais aussi pour l'historiographie. Pour Reinhart Koselleck, inspirateur et co-auteur d'un ouvrage *Concepts fondamentaux en histoire, dictionnaire de la langue socio-politique en Allemagne* (1972-1997, 8 volumes) il existe toujours un écart entre le cours de l'histoire et la langue qui tente de l'exprimer et cet écart justifie une histoire des concepts. Des termes comme citoyen, État, nation, peuple, employé, ouvrier, démocratie, liberté, crise, pouvoir, humanité, tolérance doivent faire l'objet de recherches spécifiques, centrées sur les usages auxquels ils ont donné lieu.

Depuis quelques années les historiens tentent de s'émanciper de l'eurocentrisme caractéristique de l'histoire des concepts selon Koselleck pour aborder les relations Europe-Asie. La cristallisation de nouveaux concepts appelle ici la mise en place d'un mécanisme de réception et de déplacement des contenus sémantiques. Ces déplacements ont souvent lieu à l'intérieur de l'espace asiatique lui-même, à travers des échanges entre la Chine et le Japon. Mais il est admis que l'emprunt de concepts européens par la Chine grâce à la médiation des traducteurs japonais est précédée, et même rendue possible, par un emprunt bien plus ancien de concepts chinois par le Japon. Certains mots japonais désignant des réalités caractéristiques des sciences humaines et sociales européennes de la fin du XIX^e siècle sont de pures innovations lexicales mais d'autres plongent leurs racines dans un lointain passé chinois.

S'il y a un concept dont la circulation d'un pays à l'autre et d'un continent à l'autre mérite d'être suivie de près c'est bien celui d'esthétique. Il naît dans la philosophie d'un professeur de Halle au XVIII^e siècle, Alexander Gottlieb Baumgarten, qui lui donne le sens de « connaissance par les sens » suivant la valeur étymologique du mot grec d'« aisthesis ».

La place de la référence au concept allemand d'esthétique est centrale dans le développement de l'esthétique française au XIX^e siècle. Mais le passage du concept d'Allemagne en France s'accompagne d'un certain nombre de glissements sémantiques.

Eugène Véron (1825-1889) publie en 1878 une esthétique où il combine l'analyse des œuvres d'art concrètes et une réflexion sur l'art nourrie des dernières évolutions de la psychologie. Cette compréhension française du concept d'esthétique, démarquée de la philosophie allemande et réinterprétée à partir d'elle, connaîtra un destin particulier dans certains pays. C'est en particulier de l'esthétique de Véron pourtant peu connu en France que vont se réclamer les fondateurs d'une École des beaux arts dans la Grèce du XIX^e siècle. Eugène Véron a eu aussi un destin chinois, ou plus précisément sino-japonais. Celui-ci commence lorsqu'un certain Nakae Chomin (1847-1901), qui a séjourné en France, traduit en japonais l'esthétique d'Eugène Véron. Le néologisme (« Ishi Bigaku ») employé par Nakae Chomin est noté par deux idéogrammes chinois lus « meixue » qui vont être repris à leur tour dans un contexte chinois.

Nishi Amane (1829-1897), qui avait étudié à Leyde et prononça en 1862 les premières conférences sur la philosophie occidentale contribua, lui, à forger le terme de « philosophie » au sens occidental du terme. Des termes comme

« subjectif », « conscience », « intuition » pénètrent alors le chinois. Le « centre de recherche sur les livres de barbares » fondé en 1857 est un véritable atelier lexical.

Observer les transferts culturels qui accompagnent l'histoire des concepts c'est notamment observer le parcours des traducteurs. Un exemple récent pourrait être celui du néoconfucianiste He Lin (1902-1992) étudié par un sinologue allemand adepte de l'histoire des concepts (Martin Müller). On lui doit la traduction d'une version de la petite logique, de Hegel et du *Traité de la réforme de l'entendement* de Spinoza. Traduire c'est aborder les textes d'un point de vue philologique, rechercher les couches sémantiques qui les constituent. Ensuite il convient de situer le concept dans une histoire européenne de la philosophie tout en recherchant un équivalent possible dans l'histoire chinoise de la philosophie.

La recherche sur les transferts culturels associe des observations sur les déplacements sémantiques et des enquêtes sur les vecteurs de ces déplacements. Elle est articulée sur une histoire transnationale des concepts. Il est intéressant d'observer que ce transfert a été pensé par des auteurs chinois qui loin de chercher à bousculer le contexte intellectuel chinois ont tenté de faire assumer par des écrivains chinois anciens des séquences intellectuelles correspondant à ce qu'ils avaient pu trouver par exemple chez Hegel ou Spinoza.